

à larges bords. Faute d'auditeur attiré, il se parlait à lui-même, comme un traître de mélodrame. L'analogie était d'autant plus frappante, que tout en ayant l'air de ne parler que pour lui-même, il tenait à mettre le public de moitié dans les confidences qu'il s'adressait. "Oui, oui, oui, disait-il, je vois ce que c'est." Et pour se récompenser "de voir ce que c'était", il frottait son menton comme s'il eût voulu, en le modelant, lui donner une autre forme. Par parenthèse, ce n'eût pas été dommage, car, tel qu'il était, ce menton me semblait déplorablement pointu. "Autres pays, autres usages : ici, nos rameaux sont des branches de buis ; là-bas, ce sont des palmes, et même, dans la rivière de Gênes, ces palmes sont tressées ; tandis qu'à Nantes, par exemple, ils portaient des branches de romarin en guise de rameaux. Quant aux gens qui s'en vont à la porte des églises vendre le buis, les palmes ou le romarin, tout ce que je sais c'est qu'ils font un triste métier ; et je parie bien qu'il est sans exemple qu'aucun d'eux y ait fait fortune. Mieux vaudrait...."

Je ne pus savoir ce qui aurait mieux valu, à son avis, car il partit, sans conclure d'un air grave et modelant toujours son menton. Des gens timides se tenaient au second rang ; le premier était toujours envahi par des survenants plus audacieux. Alors ils demandaient le nom de l'auteur et le sujet du tableau à quelque voisin, et Dieu sait quelles réponses on leur faisait. Un mauvais plaisant, par exemple, à une de ces humbles requêtes, répondit sans sourciller que le tableau était signé d'*Horace Vernet* et représentait le *massacre des janissaires*. Sans doute, le mauvais plaisant avait tort de les berner ; mais n'avaient-ils pas plus grand tort que lui, eux qui n'avaient que trois pas à faire pour voir de leurs propres yeux, et qui avaient la paresse ou la mauvaise honte de ne pas le faire ?

—Pauvres artistes ! me disais-je en moi-même, voilà donc de quoi se compose le public dont le jugement ou plutôt le caprice vous donne la gloire et la fortune, ou vous plonge dans l'obscurité et la misère.

Quelqu'un me toucha le coude : c'était un de mes amis.

—Pourquoi ce sourcil froncé ? me dit-il ; composerais-tu quelque drame ou préméditerais-tu quelque noir forfait ?

Je lui dis alors ce que j'avais vu et entendu, et je lui répétai tout haut la réflexion que je venais de faire tout bas.

—Hum ! dit-il, ta conclusion n'est pas inattaquable. Pourquoi ta conclusion n'est-elle pas inattaquable ? Parce qu'elle procède d'une généralisation imparfaite. Pourquoi ta généralisation est-elle imparfaite ? Parce que tu la tires d'un dénombrement incomplet. Je me souviens, comme tu vois, d'avoir fait autrefois ma philosophie au collège. Me suis-tu ? oui ? alors je continue.

Etant donné un groupe de cinquante badauds, il suffit de cinq connaisseurs pour faire fermenter au besoin cette masse inerte. Eh bien, qui te dit que nous n'avons pas ici même, à portée de la main, les cinq connaisseurs demandés. D'abord il y a toi : un connaisseur ; ensuite il y a moi : deux connaisseurs. Je défalque des quarante-huit autres la douzaine qui a fait des remarques saugrenues : il nous reste à examiner les trente-six flâneurs qui n'ont rien dit. Mettons que vingt-quatre d'entre eux n'aient rien dit parce qu'ils n'avaient rien à dire, ce qui n'est pas déjà si sot ; il nous en reste douze, parmi lesquels sont sûrement les trois que nous cherchons. Est-ce raisonné, cela ?

J'allais le complimenter sur sa méthode scientifique, lorsque deux nouveaux venus attirèrent notre attention. Un jeune prêtre, à figure intelligente et pensive, donnait le bras à un peintre célèbre. Ils se mirent à regarder le tableau avec attention. Ce fut le peintre qui parla le

premier. Sans traîner son auditeur à travers les glacis, les frottis et les empâtements, sans l'égarer dans les régions nébuleuse de l'*esthétique transcendante*, il loua en termes simples et clairs l'œuvre de son confrère. Et telle est la force de la vérité que ses voisins sentaient qu'il disaient la vérité et tendaient le cou pour l'entendre, car c'était pour son ami et non pas pour eux qu'il parlait. On se répétait tout bas ses remarques, et nul mauvais plaisant n'éleva la voix.

Mon ami me dit alors :—Un peintre qui loue si sérieusement l'œuvre d'un autre peintre et qui se fait écouter comme celui-ci peut bien compter pour deux connaisseurs. Nous voilà déjà quatre. Tu ne me feras pas croire que dans toute cette foule il n'y ait pas un connaisseur, un tout petit connaisseur.

Le jeune prêtre ne répondit que quelques mots, mais si sensés et si justes que mon ami s'écria :—Et de cinq ! le nombre y est. *Quod erat demonstrandum !* Je conclus de là que les artistes ne sont pas si à plaindre que tu voulais bien le dire.

Comme les deux amis s'éloignaient, nous les suivîmes sans trop savoir pourquoi. Au bout de quelques pas, l'abbé reprit la parole :

—Vous connaissez, dit-il, l'*Aigle noir* de Gustave Doré ?

—Si je le connais ! c'est une des plus belles choses qu'il ait faites.

—Oui, car si c'est l'œuvre d'un grand artiste, c'est aussi l'élan d'un cœur généreux ; c'est le cri déchirant d'un homme qui aime vraiment son pays et qui souffre cruellement de le voir si malheureux ! Eh bien, je pensais à l'*Aigle noir* en regardant le *Dimanche des Rameaux*. Je vais vous expliquer quel lien ma pensée trouvait entre ces deux tableaux, ou plutôt entre les idées qu'ils font naître en moi. Le tableau de Doré me serre le cœur en me montrant l'image de notre malheureuse patrie. L'autre me fait songer à l'*Introit* que chante l'Eglise catholique le dimanche des Rameaux ; c'est un pas dans la voie de l'espérance, puisque c'est un retour à Dieu. Ecoutez-en la traduction.

Alors, d'une voix émue et voilée, il prononça les paroles suivantes :

"Seigneur, n'éloignez pas de moi votre protection ; prenez en main ma défense ; sauvez-moi de la gueule du lion, et préservez ma faiblesse de la corne des bêtes féroces. Mon Dieu, mon Dieu, jetez les yeux sur moi. Pourquoi m'avez-vous abandonné ? Ce sont mes péchés qui éloignent de moi votre miséricorde !"

Et il ajouta, comme s'il se parlait à lui-même :

—Ah ! pauvre pays, qui mettais tout ton espoir dans les hommes ; puisque les hommes t'ont abandonné, souviens-toi donc au moins que Dieu te reste.—*Magasin pittoresque.*

EDUCATION.

Discours prononcé par M. Joseph Létourneau

à l'école normale Laval, le 12 Juin 1872, à l'occasion du 50^{me} anniversaire de l'entrée dans l'enseignement de M. Antoine Légaré.

(Suite.)

Mais comme le nombre des jeunes gens ayant suivi des cours classiques et qui embrassaient l'enseignement était trop limité, et que le besoin d'un plus grand nombre d'instituteurs compétents, ayant des connaissances pratiques, se faisait vivement sentir, les évêques de la